

Le quartier de Théo à Brasilia

A huit heures du matin, le soleil tape déjà si fort que ma sœur Catherine et moi marchons dans l'ombre d'une enfilade de maisons étroites, à l'origine toutes pareilles, maintenant différenciées par un ou deux étages supplémentaires, des ouvertures modifiées, des couleurs variées. Ce genre de lotissement modeste fut sûrement destiné à l'origine à une couche sociale exerçant des fonctions plus ou moins subalternes dans l'administration de Brasilia. Derrière la grille de leur garage aussi propre qu'un salon comme c'est le cas chez mon fils Théo, les voitures occupent visiblement une place de choix dans une ville pas conçue pour les piétons : on les bichonne et on évite de les laisser le long des trottoirs sous le soleil, la poussière et à la portée d'individus mal intentionnés. À l'arrière de la maison de Théo, de même que dans les maisons avoisinantes, se trouve un minuscule jardinet dont ce grand amoureux de la nature qu'est mon aîné prend le plus grand soin. Ce quartier, ni laid ni pauvre mais singulièrement dépourvu de vie, car je ne vois personne dehors, pourrait exister à peu près tel quel à la périphérie de n'importe quelle ville européenne.

Au bout de la rue, adossé à un mur en plein cagnard, un type qui a l'air de grelotter dans son long manteau noir, ce que j'ai du mal à

m'expliquer étant donné la température, fourrage sans arrêt dans sa tignasse de jais. A-t-il couché dehors ? A-t-il des poux ? A-t-il besoin de quelque chose ? Je m'approche de lui pour lui remettre un petit billet, mais il m'insulte si bien que je passe mon chemin. Un fou tout simplement qui se débat seul avec sa folie, me dis-je.

Nous débouchons sur une large avenue ombragée par une belle rangée d'arbres bien touffus. Pas de piétons en dehors d'une femme élégamment vêtue perchée sur de hauts talons l'obligeant à surveiller attentivement ses pieds, ce qui déclenche en nous une crise de fou rire.

À trois cents mètres sur notre gauche, un supermarché en haut d'une rue légèrement en pente bordée de petits commerces. Nous allons y faire un tour et restons longtemps en admiration devant l'étalage des fruits exotiques dont l'ensemble forme un beau tableau.

- Sais-tu, dis-je, que j'ai vu une grande surface qui ne fermait pas la nuit ? Pourquoi, je ne sais pas, les gens dorment ici comme partout. Je n'en vois pas l'intérêt.

- En rentrant de mon travail de nuit à l'hôpital, j'aurais peut-être été contente de m'arrêter faire quelques courses pour changer d'atmosphère.

- Une fois, je suis venue y chercher du lait avec Léo pour ses gamins à deux heures du matin. Je ne sais plus pourquoi nous nous étions couchés si tard. Je crois qu'il avait envie de faire un tour dehors pour se rafraîchir et me montrer la ville la nuit. Plus de chants dans les églises évangéliques environnantes, un silence impressionnant, de rares lumières dans les immeubles, seulement quelques froufrous dans les arbres. Le magasin était vide, complètement vide avec toute la bouffe à portée de main. En tout

et pour tout une caissière et un gardien à la porte, un grand et beau Noir bien musclé. Des caméras à l'affût sans doute. Dehors, nous avons croisé un bonhomme en loques pas bien solide sur ses jambes qui nous a réclamé de l'argent pour s'acheter de quoi manger. Léo lui a refilé une bouteille de lait. Ce n'était sûrement pas assez... La nuit, les miséreux rôdent comme des rats.

- Clotilde, si tu savais ce que j'ai été amenée à voir dans le cadre de mon boulot !

- Oui, je m'en doute. En tout cas, avec un salaire décent, je crois qu'on peut bien vivre dans la capitale si on ne recherche pas le pittoresque caractérisant les anciennes villes coloniales comme Goiás velho ou Pirenópolis que j'ai visitées les années précédentes. La ville, encore neuve, se patinera inévitablement, on le voit déjà un peu du reste, mais il est possible aussi que les matériaux modernes utilisés pour les constructions vieillissent mal. Dans ce quartier, je ressens une impression de calme, de fraîcheur sous les arbres mais aussi un vague ennui. Pas toi ?

- Si, si ! Je ne me vois en aucun cas vivre ici.

Nous nous engageons dans une allée qui longe l'arrière des magasins de la rue commerçante tout en donnant sur un parc arboré.

Assise sur un banc près d'une poussette, une femme fait de grands gestes dans notre direction : c'est la bonne de notre fils qui nous invite à prendre place auprès d'elle. Je me baisse vers le petit Alexandre, âgé d'un an et demi, qui se met aussitôt à pleurer, le visage de sa grand-mère ne lui disant pas grand-chose.

Marta parle tellement lentement que je la comprends sans beaucoup de difficultés. Tous les matins, raconte-t-elle, elle sort promener le petit dans cet endroit où elle retrouve des copines,

domestiques comme elle dans les environs. Cette grande bavarde m'apprend qu'elle habite à Taguatinga, une ville-satellite plus peuplée aujourd'hui que Brasilia. Heureusement qu'elle ne rentre chez elle que le vendredi soir, ce qui lui évite de faire des trajets quotidiens épuisants en bus. Elle est donc bien contente d'avoir trouvé ce job chez mon fils si gentil avec elle...

Selma, ma belle-fille franco-marocaine, trouve normal comme les Brésiliens des couches moyennes et supérieures de se décharger sur d'autres des tâches ménagères, mais c'est elle qui fait la cuisine, fort bien je le reconnais. N'effectuant que des remplacements sporadiques dans diverses matières au lycée français où exerce Théo, elle a beaucoup de temps pour elle, me semble-t-il. Qu'en fait-elle ? Elle écrit, j'ai lu d'elle de beaux textes, mais cela ne remplit pas une journée d'après moi. Architecte de formation, elle aimerait rédiger une thèse sur Brasilia. Oui, pourquoi pas ? Elle fait de sa vie ce qu'elle veut après tout, je n'ai pas à m'en mêler.

Je demande à Marta si cela ne la gêne pas de coucher dans le boui-boui sans fenêtre à côté de la buanderie, occupé par un lit étroit, une petite table, deux étagères et une chaise. Elle a connu pire, cela ne la dérange pas du tout, elle dort de toute façon comme un bébé. Son petit salaire, elle le consacre presque entièrement à sa fille unique qui fait des études d'infirmière. C'est elle son espoir d'une vie meilleure, car elle ne peut plus compter sur l'aide de son mari qui a perdu la vie en tombant d'un échafaudage il y a une dizaine d'années à Goiânia, la capitale du Goiás, où il avait enfin trouvé de quoi gagner sa vie après la fin des grands travaux à Brasilia en 1960. Son ami actuel, un maçon veuf venu du Nordeste, elle l'épousera peut-être, déclare avec un grand sourire la quadragénaire aux formes pulpeuses qui

semble en connaître un rayon en matière de sensualité. Il est gentil, attentionné, il faut bien regarder en avant, la solitude n'a rien de bon. Un peu de chair fraîche dans le lit, ça ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ?

Après avoir palpé les beaux habits de Catherine, elle me complimente pour avoir mis au monde Théo, un homme si beau et si gentil. J'ai senti sa réserve à l'égard de Selma que j'ai toujours trouvée polie mais distante avec ses employés.

*Des joggeurs épilés aux formes parfaites dans le parc
Un homme inspecte le contenu d'une poubelle
Une femme noire ploie sous le poids de deux sacs très lourds
Des scènes déjà vues lors de mes derniers voyages*

Nous continuons notre promenade dans un *quadra*, l'un des quartiers du Plan Pilote avec ses immeubles de six étages montés sur pilotis. Le cadre verdoyant et paisible tout autour est agréable, mais que ces bâtiments sans terrasse ni balcon, sans fleurs, sans linge qui sèche et surtout sans enfants et cris d'enfants sont tristounets ! Théo y a habité pendant une petite année avant de louer sa maison actuelle un peu plus loin. Son appartement minuscule disposait d'une petite salle de bains dans chacune des trois chambres, ce qui réduisait encore l'espace. D'après les dires d'une grande bourgeoise brésilienne de ma connaissance qui n'a sûrement jamais mis les pieds dans une *favela* ou les villes-satellites de Brasilia où l'eau manque bien souvent, on se lave tous les jours au Brésil, voire plusieurs fois par jour, contrairement aux Français si cradingues.

Je me demande comment Selma pouvait supporter dans cet environnement étriqué la présence quasi journalière de Luisa, une

jeune mère de deux enfants pas dégourdie pour un sou à laquelle il fallait tout expliquer. Le soir, cette pauvre femme reprenait le bus pour rentrer chez elle dans je ne sais plus quelle bourgade à une trentaine de kilomètres du Plan Pilote. Comment la bourgeoisie encerclée par la misère peut-elle vivre sereinement en sachant tout cela ?

De retour vers midi à la maison de Théo, mon petit-fils Camille, âgé de cinq ans et demi, me tire par la manche pour me montrer quelque chose dans sa chambre. Après s'être muni d'une longue baguette flexible posée dans un angle de la pièce, il saute sur son lit et me montre les pays qu'il a visités sur la carte du monde placardée au mur : le Maroc où il est né, la France où j'habite, le Brésil où son petit frère a vu le jour depuis que son papa a obtenu un poste de professeur expatrié au Brésil. Je l'aide à repérer l'Uruguay, ce pays minuscule où il est allé rendre visite à son tonton Léo avant le retour de ce dernier à Brasilia. Je l'écoute aussi évoquer les statues énormes et étranges, vraiment étranges et énormes de l'île de Pâques. Lui raconterai-je un jour que, au même âge que lui, je ne quittais ma rue que pour aller à la campagne où vivait ma famille proche ? Sera-t-il aussi attentif que moi à la vie du monde ? Je l'espère.

On nous appelle pour déguster un tagine préparé par Selma. À peine sommes-nous assis autour de la table qu'on sonne à la porte. Selma se lève, revient deux minutes plus tard avec une petite boîte en fer blanc qu'elle remplit de bonne nourriture après l'avoir soigneusement lavée : c'est pour le petit garçon noir qui passe tous les jours à heure fixe parce qu'il a faim. Alexandre, lui, recrache la purée que Marta essaie de lui faire avaler.

La maison de Léo

AUSSITÔT après la fin du déjeuner, Théo nous emmène dans un quartier assez pentu de Brasilia où s'étagent d'imposantes villas. C'est dans ce cadre huppé que son frère cadet Léo et Genara ont acheté une maison avec un toit de tuiles et un immense jardin comme on peut en trouver chez nous sur la côte d'Azur. Ici, on est loin des buildings de béton et de verre du centre administratif du Plan Pilote dont les hauts fonctionnaires et les gens très aisés cherchent à s'éloigner.

Hier soir, ma sœur et moi étions si fatiguées en raison d'une nuit sans sommeil, du décalage horaire et des émotions suite aux retrouvailles avec la famille de mon aîné que nous n'avions pas insisté pour rendre visite de suite à Léo habitant à une vingtaine de kilomètres de son quartier. Habituee de toute façon à ne revoir mes fils et leurs enfants que deux fois par an, je finis par ne plus être à un jour près. Aussitôt après avoir embrassé les visiteuses comme s'ils les avaient quittées la veille, les trois petits de Léo repartent avec leur cousin Camille sauter dans un trampoline dressé à l'ombre d'un arbre majestueux autour duquel folâtre un gros chien au long poil blanc.

Derrière la baie vitrée d'un bureau, j'aperçois mon fils Léo abandonner indolemment son ordinateur pour venir nous dire

bonjour. L'extrême pudeur dans l'expression des sentiments qui nous caractérise dans la famille se limite de part et d'autre à un franc sourire bien éloigné des bruyantes et chaleureuses accolades brésiliennes auxquelles nous n'échappons pas avec ma belle-fille Genara. Souriante et avenante comme toujours, elle nous fait faire peu après avec Léo un tour de sa maison habitée autrefois par une vieille dame qui a laissé dans le salon donnant sur une grande terrasse quelques meubles d'un autre temps à l'agréable touche désuète. Partout, des pièces hautes et vastes aux larges fenêtres au rez-de-chaussée et à l'étage. En bas, une salle de bains avec une baignoire énorme et une cuisine moderne transposable telle quelle dans n'importe quel intérieur branché européen.

Léo m'explique qu'il a refait en partie la toiture, le boulot ayant été soi-disant bâclé par les couvreurs. Dans un petit parterre à l'arrière de la maison, il a semé de la salade, du persil, de la ciboulette et d'autres plantes aromatiques que je ne connais pas. Mon fils bricoleur et jardinier, voilà qui m'étonne, je l'avoue. Lui, qui a milité dans le parti de Lula au point de passer un temps fou en réunions, est sans doute désillusionné par les promesses présidentielles non tenues, mais je crois surtout que la situation plus que confortable de sa femme diplomate l'a amené à une forme d'embourgeoisement inévitable dont il n'a pas encore pleinement conscience. Toujours est-il que je soupçonne Genara de s'en trouver fort aise car dès que nous abordons le sujet de prédilection de la famille, à savoir la politique, on la voit plonger subitement dans de profondes pensées intérieures.

Les deux époux que je n'ai jamais vus se disputer ont l'air de bien s'entendre, mais moi l'éternelle pessimiste comme disent mes enfants, je me méfie des apparences. Je sais bien qu'ils ont été folle-

ment amoureux l'un de l'autre, mais leurs grands déménagements tous les trois ou quatre ans sont épuisants et déstabilisants, me dis-je, et à cela s'ajoute le fait que Léo ne trouve pas toujours du travail dans les pays où il accompagne Madame soucieuse de bien mener sa carrière, ce qui fut le cas en Uruguay. C'est un père remarquable qui aspire certainement lui aussi à se réaliser dans autre chose que la paternité et la gestion des comptes de la maison. Ici, à Brasilia, ce pédagogue né a la chance de pouvoir enseigner les mathématiques dans le même établissement que son cher frère, un matheux comme lui et son meilleur ami depuis toujours.

« Maman, me diraient mes fils à juste raison, notre vie sentimentale et notre genre de vie ne te regardent pas. Tenais-tu compte, toi, de l'avis de tes parents ? » Des parents qui se montraient beaucoup moins curieux et intrusifs que moi, ce que je me garde bien de révéler à mes chers garçons.

Après la visite de la villa, nous les femmes nous affalons sur des transats de la grande terrasse tandis que Léo, suivi par son frère, se réfugie dans son bureau. Catherine, dont le fils unique, guide de haute montagne, ne cesse de bourlinguer de par le monde à l'instar de son père qui a péri sous une avalanche au Kazakhstan, semble goûter le paisible tableau de famille offert par mes petits-enfants s'ébattant maintenant dans une petite piscine.

- Vous savez, il nous a fallu nous serrer la ceinture pendant au moins un an pour payer la maison ! déclare Genara à brûle-pourpoint.

Je me mords les lèvres pour ne pas éclater de rire. Mieux vaut en effet avoir l'air de compatir pour ne pas la blesser : le couple a vendu l'appartement qu'il possédait auparavant dans le Plan Pilote,

le salaire de Madame est plus que conséquent d'après moi, son papa diplomate a dû aider, mon fils sait parfaitement gérer son budget et faire fructifier son argent.

Je repense au premier logement du couple où j'ai passé plusieurs nuits alors que le petit Hugo rampait sans arrêt en rigolant vers les prises électriques pour y glisser ses doigts. Je craignais d'y rentrer ou d'en sortir à cause d'un voisin à la mine rébarbative qui faisait sans arrêt des allées et venues avec son pitbull dans l'ascenseur et dans le quartier. Le soir, les gospels chantés à tue-tête dans une église proche emplissaient l'espace. Antonia, la bonne, passait par l'entrée de service et couchait comme Marta dans un petit réduit près de la buanderie. Pour les bourgeois de Brasilia, les architectes se réclamant du marxisme comme Niemeyer ont conçu un espace à peine plus grand qu'une niche à chien destiné à leurs domestiques. Pensaient-ils sérieusement que riches et pauvres cohabiteraient dans la fraternité ! Antonia, cette jeune femme intelligente adorée par Maira et Hugo, a suivi ses patrons à Genève lors de la première mutation de Genara à l'étranger, mais y ayant trouvé l'amour et une vie plus facile, elle a refusé de les accompagner ensuite en Uruguay. Alors que je demande des nouvelles de Raimunda qui lui a succédé, Genara me répond :

- Son rêve était d'aller aux USA. Je n'aurais jamais dû accepter cette peste que mes parents m'ont refilée. Elle régénait tout à la maison, j'avais d'autant plus peur d'elle à la fin que c'était une adepte de pratiques glauques proches du vaudou. Ses seuls points positifs, c'est qu'elle adorait notre petite Helena et faisait impeccablement son travail.

La sonnette retentit : c'est Frédéric, un ami français de Léo qui se pointe avec sa nouvelle femme enceinte et son fils de huit ans né d'un premier mariage, un garçon très mignon qu'il ne va pas emmener au Québec où il compte s'installer avant l'accouchement. Je me souviens de l'avoir entendu critiquer ses propres parents qui, paraît-il, le battaient tous les jours. Fait-il mieux en laissant la charge de son enfant à sa mère au Brésil ? Sa compagne actuelle, une journaliste brésilienne, va-t-elle s'intégrer dans ce pays froid dont elle ne parle pas parfaitement la langue ? Y trouvera-t-elle un emploi ? Lui, ingénieur de formation féru de littérature, espère ardemment y trouver un écho pour ses romans. Je pense que ce couple se fait beaucoup d'illusions, mais ne serait-ce pas triste de ne pas en avoir du tout quand on est jeune ?

Auta, la nouvelle bonne que je rencontre pour la première fois aujourd'hui, nous apporte des boissons fraîches avec un grand sourire. Je regarde longuement la quinquagénaire aux traits légèrement négroïdes, plus blanche de peau que ma belle-fille.

- C'est une vraie grand-mère pour les enfants, dit cette dernière. Elle ne rentre chez elle que le week-end de son plein gré.

J'ai vu, lors de la visite de la maison où Auta couchait : à côté de la buanderie comme Marta chez Théo et Selma.

Après le barbecue du soir, Léo me glisse à l'oreille :

- Maman, ça te dirait de faire un tour à Salvador ?

- Ah oui alors !

- Alors on part demain. Je vais emmener ma grande fille.

Maira applaudit.

- On passera d'abord à la ferme d'Umberto. Il faut que j'apporte des semences et de l'engrais au *péon*, l'ouvrier agricole. Tu comprends,

c'est moi qui m'occupe de gérer la *fazenda* depuis que mon beau-père a été muté en Bolivie. J'y vais à peu près une fois tous les quinze jours.

– Te voilà donc dans un rôle de *fazendeiro*, mon garçon ! Je ne t'aurais jamais imaginé en fermier !

– Ça me permet de sortir du train-train de mes cours au collège et de respirer un autre air.

– Catherine, tu es partante pour plonger dans le cœur du Brésil ?

– Cela va de soi, ma sœur !

Vivement mes retrouvailles avec les grands espaces brésiliens que ne peut concurrencer l'architecture moderne certes innovante dans maints endroits du Brésil mais bien trop froide et aseptisée à mon goût.

Table des matières

1	Le quartier de Théo à Brasilia	4
2	La maison de Léo	10
3	En route pour Salvador	16
4	Le Far West	23
5	Halte dans la ferme d'Umberto	27
6	Nous continuons vers l'État de Bahia	35
7	Sommes-nous au paradis ?	40
8	Que s'est-il passé à Porto Seguro ?	45
9	Ilhéus	53
10	La côte bahianaise	57
11	Le Saint-Tropez du Brésil	63
12	Notre hôtel à Salvador	71
13	Le vieux Salvador	75
14	L'ancien marché aux esclaves	80
15	L'école hôtelière de Salvador	83

16	Se racheter aux yeux de Dieu	86
17	Des rubans sur le parvis de l'église	89
18	Des rites hybrides.....	93
19	La religion de Julia.....	96
20	Le candomblé	101
21	Chez Julia	106
22	La vie dans les favelas.....	115
23	Les projets de Jacques	120
24	Les tortues	124
25	Adieu Salvador	130
26	Lençois.....	134
27	Le pays de la soif.....	139
28	Un rêve très sombre	144
29	Médiums.....	146
30	De retour d'une autre planète	150
31	Une nouvelle religion	156
32	Le nom de Dom Bosco partout à Brasilia	160
33	L'église bleue	164

34	L'indien	169
35	Chamanisme	175